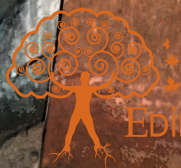




JEAN-PIERRE CAILLET

NATURES MORTES



ÉdiLivre

*Vous les femmes, vous le charme,
Vos sourires, nous attirent, nous désarment.
Vous les anges, adorables,
Et nous sommes, nous les hommes, pauvres diables.*

Julio Iglesias

Chapitre 1

– Chef, Chef, on a de nouveau un macchab dans le quartier chinois !

– Putain, encore ! Au moins, avant, personne ne les retrouvait. Ils finissaient tous en pâtés impériaux ou canards laqués. Depuis que ces putains de services sanitaires font du zèle, on a du taf en plus.

J'étais pourtant bien tranquille, les deux pieds sur mon burlingue en bois exotique, du teck, ou un truc comme ça... Comme d'habitude, Inès est entrée en trombe, ouvrant la porte à la volée, déclenchant un inévitable courant d'air, éparpillant les documents officiels que je n'aurais, de toute manière, pas lus. Elle est bien gentille, ma petite collègue, son mètre cinquante bourré d'énergie, des boucles brunes encadrant un visage juvénile, mais qu'est-ce qu'elle est chiante !

– Il a été découvert par un voisin qui sortait son chien, derrière le pressing de la rue Toussaint-Féron. Vous savez, près du métro Tolbiac.

– Inès ! Tu ne vas pas m'apprendre le plan de mon quartier. Depuis le temps que je bosse ici, dans le treizième, je pense connaître, approximativement, ce putain de bled...

– Moi, ce que j'en disais... c'était pour situer...

Et en plus, elle est susceptible ! Elle a vraiment toutes les qualités...

– Mouais, ok, raconte-moi tout. La victime, les témoins, tout le toutim.

– Comme les deux premières fois, il s'agit d'un homme jeune, la trentaine, si on en croit son passeport, d'origine asiatique, deux balles dans le cœur. Ah oui, j'oubliais, lui aussi a été décapité. Même scénario et toujours pas de témoin.

– Evidemment. Toujours cette putain de loi du silence. Et l'ami des animaux, qu'est-ce qu'il foutait là ?

– Je vous l'ai dit, Chef, il promenait son chien. Vous savez, il faut leur faire leurs besoins le soir, tard, et dès le lever, au petit matin. C'est pour ça qu'on voit des quidams nocturnes ou matinaux, qui déambulent tranquillement, attendant que leurs petits chéris aient terminé leur affaire.

– Bon... on va aller voir ça. Préviens François et Marc, ils viennent avec nous.

– J'y cours. Le lége est déjà sur place.

Je ne sais pas comment il fait. Le lége, quand on l'appelle, est toujours le premier sur place. A croire qu'il participe aux assassinats pour être immédiatement sur

les lieux du crime. A oui, j'oubliais, le lége, c'est notre médecin légiste. Aucune barbaque ne le rebute, c'est pas lui qui aurait besoin d'alcool de menthe ou de se tartiner les narines de baume du tigre lors d'une autopsie. Je l'ai même vu terminer son grec en découpant un cadavre. A croire que l'incision de la cage thoracique lui aiguissait l'appétit...

François nous attend dans la Scenic, pianotant de grosses paluches sur le volant. Dans ses mains, tous les instruments paraissent des jouets, il est tellement énorme que la Renault ressemble à une Majorette. Marc, lui, fume sa vingt-septième clope de la matinée, ses doigts jaunis tripotant son appareil photo, on sent que son rôle d'expert lui tient à cœur. Encore un qui a dû trop voir de séries américaines.

– Chef, on met le gyro ?

– Bien sûr, du boulevard de l'Hôpital à la rue Toussaint-Féron, il y a bien cinq cents mètres, il faut que tout le monde sache qu'on est prioritaire et n'oublie pas de mettre le deux tons, c'est plus festif...

La lumière bleue se reflète sur tous les pare-brise que François dépasse en trombe. Faut dire que, malgré son physique de catcheur, c'est un vrai Fangio. Il ondule au milieu de la circulation, gracieux comme un danseur du Bolchoï, sur le rythme monotone de la sirène. Un artiste, dans son genre. La voiture épouse sensuellement la courbe de la place d'Italie, la force centrifuge me plaque désagréablement l'oreille contre la vitre latérale. Assis à côté d'Inès, Marc, les bras

tendus et l'appareil retourné vers lui, se photographie. Il doit trouver ses rares cheveux poivre et sel et sa barbe de trois jours particulièrement esthétiques, car il sourit de tous ses chicots noirâtres à l'objectif. Doisneau photographiant Casanova...

Arrivé sur place, François freine brutalement, le véhicule produit un crissement de pneus strident et les fronts des passagers arrière heurtent nos repose-tête, ils auraient dû mettre leur ceinture...

Effectivement, David, notre inénarrable toubib nous attend patiemment. Un cordon de flics bloque les badauds.

– Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il s'agit du cas typique d'un suicide en deux temps. Après s'être isolé près des poubelles de l'arrière-cour du pressing, le désespéré s'est tiré deux balles dans le cœur, puis, pour assurer définitivement son trépas, s'est tranché la tête. On ne parlera jamais suffisamment des effets néfastes de la crise financière...

Connaissant l'humour noir de David, je décrypte : exécution d'un homme, balance, dette de jeu ou autre, les deux balles habituelles dans la poitrine et la tête emportée comme trophée. Sans aucun doute, le corps étant laissé sur place, il s'agit d'un avertissement en direction de complices ou de l'exposition macabre d'un informateur.

– Epargne-moi tes plaisanteries de garçon de bain. Qu'est-ce que tu peux déjà déterminer ?

– Homme, de sexe masculin, évidemment...,

fringues de luxe. Je doute qu'il s'habille sur le marché d'Argenteuil. Ongles soignés, dents saines (!), pas le style à dormir dans la rue. Comme les deux premières fois, la tête a été proprement sectionnée à la base du cou avec un instrument tranchant, scalpel ou couteau de boucher. En attendant l'autopsie, c'est tout ce que je peux en dire. Ah, si, j'oubliais, à priori, au regard des blessures, il s'agit encore d'un calibre 45. A vérifier.

Marc s'empare du portefeuille et l'ouvre de ses doigts jaunis par la nicotine.

– Le meurtre n'est pas crapuleux, l'homme possédait une grosse somme en euros et en Yuan, la monnaie chinoise. Selon son passeport, il provenait de la province de Qinghai et venait de débarquer en France, hier soir.

– Exactement comme les autres meurtres... Ok, allons interroger le proprio.

De l'extérieur, de grosses lettres nous empêchent de distinguer les lieux : Pressing du XIII^e. Possibilité de retouches et ourlets. Ça me fait penser que mon blouson a un accroc, je devrais peut-être le leur amener. Nous pénétrons tous les trois dans la boutique. Marc, lui, préfère rester dehors et mitrailler le cadavre comme s'il devait, ensuite, en faire une soirée diapos pour ses potes.

Une fois le seuil franchi, nous découvrons une petite pièce encombrée de nombreux vêtements sous housses plastiques. Derrière le comptoir, un homme d'une cinquantaine d'années nous attend, prenant

faussement l'air étonné. Il tente vainement d'écarquiller ses yeux bridés démontrant ainsi, du moins le pense-t-il, son innocence.

– Alors, Bruce Lee, tu nous as fait une petite opération dragon ?

– Je vous assure, mon Capitaine, je ne sais rien et je n'ai rien vu !

– Tiens, tiens, tu m'as l'air de bien connaître les grades de la police française, toi. C'est suspect, d'autres auraient parlé d'Inspecteur, voire même, pour les fans de Colombo, de Lieutenant, mais jamais de Capitaine. Je crois qu'on va s'intéresser particulièrement à ton cas. Tu ne m'as pas l'air blanc-bleu.

– Je vous assure que je suis totalement étranger à ce décès.

– Tu causes bien, sans une pointe d'accent. On verra après une petite garde à vue si tu retrouves le langage de tes ancêtres.

M'approchant de lui, je lui envoie une mandale dans le nez, histoire de lui inspirer le respect. S'il n'avait vu la taille des poings de François, il se serait peut-être rebellé, mais là, non, il demeure impassible, l'œil atone.

– On reviendra, t'inquiète pas, t'auras pas affaire à des ingrats...

Une fois dehors, François me demande :

– Vous y allez fort, Chef. Vous allez avoir des problèmes s'il porte plainte.

– T'inquiète. Dans ce quartier, ils pratiquent tous

l'omerta et préfèrent laver leur linge sale en famille. D'ailleurs, vu sa profession, ça coule de source... Vérifie, quand même, son casier judiciaire.

Le blog du blagueur

Ça y est ! Pas trop tôt ! On commençait par faire des complexes d'infériorité.

Notre Chinatown, à l'instar de ceux de San Francisco ou de New York, est enfin devenu infréquentable.

Avouez que c'est vrai, auparavant, on se promenait dans notre quartier chinois l'esprit tranquille, détendu du gland. Tu avais besoin de pâtés impériaux ou de débloquer le code PIN d'un portable volé, tu entrais dans n'importe quel placard servant de magasin et tu étais immédiatement servi. Maintenant, quand on s'y aventure, on rase les murs. D'ailleurs, en parlant de raser, n'allez jamais chez leur coiffeur, il vous dégagerait la nuque, comme pour leurs trois ressortissants.

Mais rassurez-vous !

La police est sur les dents. On aurait préféré qu'elle ait les crocs. En raison de leur manque de flair, une brigade canine eût été plus incisive...

Ces affaires ont été confiées aux bons soins du Capitaine Marchand (voir photo ci-contre de notre policière en maillot de bain, sur une plage d'Agadir. Reconnaissez qu'elle a du chien !).

Quelle déviance peut pousser un individu à collectionner ainsi les têtes ?

Un chapelier fou ? Un chirurgien, amateur de

théâtre classique ? Toubib or not toubib, telle est la question...

Sans plaisanter, trois macchabées étêtés dans nos ordures, ce n'est guère bon pour le tourisme. Vous allez voir, qu'en plus, faute de poubelles adaptées, les écolos vont se plaindre de notre manque de civisme.

Soyons pragmatiques, pour nos belles-mères provinciales, demandons au Guide du Routard d'ajouter un codicille à leurs parcours touristiques parisiens. Entre la visite de la prison du Temple et celle de la Conciergerie, découvrez notre XIIIème, il porte bonheur et est révolutionnaire...

Le web Joker

Chapitre 2

Ce qui m'énerve le plus dans notre métier, c'est la masse invraisemblable de paperasse à renseigner. On ne peut plus péter sans devoir remplir un formulaire explicatif en trois exemplaires. Et encore, depuis le traitement de texte, on nous a épargné l'antique machine à écrire avec ses cliquements irritants à chaque lettre et les retours à la ligne, qu'une main nerveuse actionnait brutalement. Un joueur de casino manipulant son bandit manchot préféré...

De nouveau Inès pénètre, en trombe, dans mon antre.

- Chef !
- Oui, ma douce...
- Le dabe vous demande... Peut-être est-ce au sujet de la baffé que vous avez administrée au suspect du pressing...

Elle s'inquiète pour rien. Comme disait Coluche, pour porter plainte contre un flic, il faut aller au commissariat... Alors, vous voyez ! Non, je suis plus perplexe sur l'objet de la convocation du commissaire,

le dabe. D'un autre côté, j'ai rien à craindre depuis que j'ai eu la faiblesse de coucher avec lui.

Je m'appelle Elisabeth Marchand, Beth, pour les intimes. Feu mon père était le prédécesseur de Serge, l'actuel patron du commissariat. Ne croyez pas qu'en tant que fille du chef ma promotion fut facile. Il y a une quinzaine d'années, il y avait moins de gonzzesses chez les flics. Evidemment, maintenant, la mixité s'est banalisée, mais à cette époque, nous étions la cible des fines plaisanteries de tous ces intellectuels bas du front. Je me souviens bien de mon baptême dans la fonction, mes nouveaux collègues avaient eu la bonne idée d'insérer des boules puantes sous le siège des toilettes. Et qui était la seule à s'asseoir dessus ? Ben oui, c'était moi, les autres pissaient debout. Quelle puanteur et, surtout, quelle honte, lorsque je suis sortie des chiottes devant les regards goguenards de mes nouveaux collègues. Depuis, j'ai pris l'habitude de tout vérifier minutieusement en allant aux gogues...

– Ma petite Beth, je suis content de te voir. Tu te fais trop rare dans ce bureau...

– Serge, va droit au but, que me veux-tu ?

– Je reconnais bien là ton sens aigu des raccourcis et l'absence de circonlocution. Comment se déroule ton enquête sur les exécutions de Chinois ?

– Elle avance, tout doucement... Les témoins ne sont guère bavards et les morts ne risquent plus de causer.

– Certes. Mais, ce n'est pas pour ça que je t'ai